



[Dépêches](#) > société du mercredi 24 Juin à 07H38

La Cerisaie haletante de Christian Benedetti



La Cerisaie halletante de Christian Benedetti © - 2015 / Roxane Kasperski

Le metteur en scène Christian Benedetti s'est lancé dans un projet un peu fou! monter l'intégrale des grandes pièces de Tchekhov. Une aventure entamée il y a 5 ans avec La Mouette, Oncle Vania, et Les Trois Soeurs et qui se poursuit avec La Cerisaie, la dernière pièce écrite par l'auteur russe en 1904 peu de temps avant sa mort. La création s'est déroulée au Théâtre de la Renaissance à Oullins dans le cadre des Nuits de Fourvière de Lyon.

Cette mise en scène est haletante et moderne. Elle dépoussière le théâtre de Tchekhov. Depuis 5 ans, Christian Benedetti vit avec Tchekhov.

J'ai l'impression de continuer une conversation avec quelqu'un qui me parle à l'oreille. J'ai l'impression qu'il est là tout le temps et il se marre. Ce qui me passionne c'est de voir comment cet homme a pu rendre compte du monde et du tout petit.

Le théâtre de Christian Benedetti est tout sauf austère. Il y a de l'énergie sur scène. Cela va à toute vitesse. Il monte Tchekhov avec une vitalité impressionnante. Et sa Cerisaie devient une pièce optimiste.

Tchekhov disait que c'était un vaudeville et c'est d'un optimisme absolu. Cela me fait rire parce que l'on me dit: "qu'est ce que c'est rapide !" On n'a pas cette sensation. C'est peut-être un rêve ou un cauchemar cette Cerisaie ! C'est peut-être le cauchemar de la Russie et celui de Tchekhov.

Même si les morts traversent la pièce et même si les personnages sont contraints à l'exil après la vente de la Cerisaie, cette version gomme tout le côté nostalgique du texte pour en faire une sorte de conte abstrait et joyeux. **Samedi le public des Nuits de Fourvière de Lyon pourra assister aux trois autres pièces de Tchekhov dans la continuité.** Les spectacles seront en tournée en France jusqu'au mois de février 2016.

Par **Stéphane Capron**, | 24 Juin 2015 à 07:38

Théâtre. Christian Benedetti dépouille « La Cerisaie »

Tchekhov à l'épuration, où les personnages livrent leurs sentiments à cru



Christian Benedetti (à d) et les principaux acteurs. Photo Roxane Kasperski

Dans l'ultime chef-d'œuvre du dramaturge russe, les personnages n'existent que dans leur relation à la Cerisaie : fil à la patte pour l'éternel étudiant, solution aux dettes d'Andreevna, raison de vivre pour Vara, sa fille adoptive, revanche sur le destin pour le riche Lopakhine, qui rachète le domaine où, jadis, son père moujik était réduit au servage. Refusant toute lecture psychologique, le parti pris du metteur en scène Christian Benedetti fait écho à ces regards multiples, à ces personnages très incarnés dont les blessures vont peu à peu s'ouvrir pendant la pièce. L'urgence de la parole se traduit par un débit précipité du texte, quitte à laisser le public sur sa faim, incapable de faire son miel de cette écriture du désenchantement. L'essentiel est ailleurs, dans la deuxième partie, lorsque le miroir se brise sur les passions refoulées. Cela donne des situations d'une rare violence, la pièce déboule à cent à l'heure (moins de 1 h 30) sur la scène du théâtre de la Renaissance où s'entassent les tables et les chaises. Un spectacle juste, authentique, servi par une troupe de comédiens qui mettent ce texte en bouche et en mouvements avec une spontanéité qui tourne le dos aux épanchements de l'âme slave.

Jusqu'au 25 juin à 20 h, Théâtre de la Renaissance, 7 rue d'Orsel, Oullins.



MEDIAPART

Une "Cerisaie" qui renie les pétales

24 juin 2015 | Par [DENYS LABOUTIERE](#)

Ce 23 juin, dans le cadre des Nuits de Fourvière à Lyon, était présentée La Cerisaie d'Anton TCHEKHOV imaginée par Christian BENEDETTI. Un pari audacieux qui se risque vers l'abstraction...

Les amoureux de la littérature dramatique de l'écrivain russe le plus connu le savent bien: il se désespérait du traitement que le metteur en scène historique et pédagogue Constantin STANISLAVSKI concevait pour ses pièces. Au point que, le redoutant, il restait chez lui le temps de la première représentation d'une de ses nouvelles pièces. Préférant ne pas avoir à assister à quelque chose qui désavouerait trop son envie et son idée d'un théâtre éloigné du trop sérieux ou du théâtre déchirant. Car TCHEKHOV voulait aussi qu'on s'amuse, plus qu'on se désole.

Sans doute aurait-il salué le courage et le parti pris de BENEDETTI (qui dirige depuis 1997 le Studio-Théâtre d'Alfortville) qui n'en est pas à son premier TCHEKHOV mis en scène, loin s'en faut. Après *La Mouette* puis *Oncle Vania*, *Trois sœurs*, le chef de troupe propose "sa" version de *La Cerisaie* dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne fera pas date pour son parti pris du décorum, des futiles ornements distrayants ou trop esthétisants d'une scénographie maligne et qui se paierait le luxe d'une épate qui est, en effet, contraire à l'esprit des forêts rudimentaires dans lesquelles le bois des dialogues, des situations ramenées à leur pure densité est taillé, quasi raboté jusqu'au nœud dudit bois. En cela, cependant, cette approche pourrait-elle "faire date" (si tenté qu'il soit nécessaire qu'elle le fît).

SUS AU FOLKLORE ET AUX TRADITIONS

Point de folklore exotique, donc. Un mobilier sommaire et brut, un paravent et un grand chandelier pour signifier la petite fête donnée un soir, suffisent. Car les acteurs et le texte priment. Orientation assez radicale que n'aurait pas reniée un VITEZ (dont BENEDETTI fut l'élève) et que rehausse la volonté que les échanges entre les personnages s'établissent selon une vélocité rythmique qui finit de déshabiller l'œuvre de tout ce que les manies de valoriser la "petite musique tchékhovienne de la mélancolie" dérègle. Ainsi proférées, les paroles accentuent leurs valeurs musicales au détriment du "sens" qui, de toute façon, ne compte guère. En effet, à plusieurs reprises, les personnages constatent que ce qu'ils énoncent, tentent de décocher avec le langage n'atteint aucune cible. Les flèches sont déroutées à vive allure, aveugles, vers des oreilles abîmées de surdité. Gromelots (ceux de Firs, le vieux serviteur), gémissements si pathétiques qu'ils semblent citations, claudications ou bruit de canne sur le sol: la Mort rôde partout dans ce domaine. Comme si les âmes déjà desséchées ne simulaient plus que des simagrées humaines: là réside sans doute l'intérêt de cette cacophonie -

faire ressentir la frousse dérisoire de ne pas durer, de se laisser happer par l'insignifiance-. Il n'y a même pas de place pour les "non dits", les allusions. Les personnages caquettent, braillent, rient. Enveloppes quasi déjà vidées de leur substance. Et, cependant, le spectateur tente, au milieu de ce brouhaha très organisé, d'espérer entendre une phrase, un précepte à quoi se raccrocher pour rassurer la cohésion, la Rencontre. Mais, au royaume des Morts, qui peut dire si eux-mêmes se comprennent et peuvent s'atteindre?

QU'EST-CE QUE LE CONTEMPORAIN ?

Tout formalisme (qui, ici, n'est pas trop voyant, même s'il y a tout lieu de croire que le spectacle, au fur et à mesure des représentations, amoindrira la légère boursoufflure conférée inmanquablement par celui-ci) ne vaut que si, une fois maîtrisé, on a le réflexe de lui introduire son antidote. Et c'est ce que réalise parfaitement BENEDETTI puisque, à plusieurs moments, alors que la vivacité, inextinguible, des mots roule, des suspens, des pauses (comme en musique) des syncopes interviennent. Indispensables respirations même furtives mais notoires qui avertissent simplement que la pièce n'est pas non plus un authentique vaudeville, au cas où un spectateur novice pensait avoir assisté à un pastiche de telle sorte.

BENEDETTI connaît la Russie. Pour avoir suivi des cycles d'études avec Anatoli VASSILIEV ou Oleg TABAKOV. Et son obsession est bien celle-ci, y compris avec des auteurs comme TCHEKHOV: "qu'est-ce que le contemporain ?". Car, en son Studio Théâtre d'Alfortville ou sur d'autres scènes, il ne se contente pas de réinterroger des écrivains d'un autre siècle. Mais veille aussi aux dramaturgies d'un Mark RAVENHILL (*Piscine, pas d'eau*), Sarah KANE, Christian FIAT, et, surtout, le dramaturge britannique qui a orienté de façon radicale et différente toute la portée du Théâtre d'aujourd'hui dans toute l'Europe, Edward BOND (*Mardi, Onze débardeurs, Sauvés, Les Enfants, Existence...*).

Bien sûr, on mentirait effrontément si on prétendait que, présentée telle quelle et de façon aussi radicale, cette *Cerisaie* qui accélère son destin de déchéance annoncée, nous paraissait "couler de source". Notre idée superficielle et tronquée d'un théâtre qu'on a bien tort de lire de façon sentimentale s'en trouve, même pour un spectateur averti, quelque peu brusquée. Mais cette réserve tenace et malgré soi provient bel et bien de l'habitude qu'on a cru apprivoiser de voir bien d'autres versions des pièces tchekhoviennes nous tendre ce bout de gras si tentateur d'une lecture abusivement romantique. Bien qu'ils prétendent à plusieurs reprises leur attachement à cette vieille demeure cernée par un verger de cerisiers, tout comme leurs pseudos attachements aux uns et aux autres prétendument absolus, au moment de l'ultime départ, les préoccupations des personnages s'avouent bien moins mélancoliques.

Je pensais à une patriote de TCHEKHOV, écrivain elle-même, de manière fugace, à un moment du spectacle. Nathalie SARRAUTE (née Natacha TCHERNIAK, Russe, à Ivanovo) a écrit, à sa façon, des pages magnifiques à propos de TCHEKHOV dans *L'Usage de la parole (1)*: "*Ich sterbe*" (= je meurs). Rappelant qu'il s'agissait sans doute des derniers mots prononcés par l'auteur de *Platonov*, elle déréalise ce dernier soupir insufflé en langue allemande en autopsiant, en détachant les sonorités "herbe" et "terre" intrinsèquement et vocalement audibles dans cette simple phrase, ce qui pourrait donner: "*Ich S-terre-herbe*". L'attachement viscéral d'un écrivain à la nature, à la matière organique. Folle et indomptable mais nécessaire abstraction qui ne renie en rien, en même temps, la référence concrète voire naturaliste. Epris d'intellectualisme (le texte de *La Cerisaie* égratigne à plusieurs endroits cette manie de l'indolence quasi moribonde des "penseurs" qui en oublient de vivre

vraiment ou de supporter, affronter des réalités même déplaisantes), les personnages, chez TCHEKHOV, sont en même temps flamboyants et misérables, lorsqu'ils vagissent dans ce fossé qui ne leur permet d'atteindre ni la rive des bons vivants réputés insouciantes ni celle des poètes prétendument torturés. Chez TCHEKHOV, l'ambivalence est le vrai diapason qui rythme les pensées, émotions, réalités de tout être humain.

UNE RÉSERVE

On sort de la représentation de cette *Cerisaie* un peu étourdis. Malmenés, rudoyés: comme la plupart des personnages le sont (tous) par les uns ou les autres (sous les dehors policés et les compliments un peu trop manifestes, se dissimulent en fait de vraies inimitiés larvées: pas étonnant que SARRAUTE ait à ce point considéré TCHEKHOV). Convaincus et séduits. Bien que la sécheresse volontairement appuyée, afin que nous comprenions l'enjeu d'une approche sans concession, nous a fait renoncer à encore apercevoir une once d'humanité tremblante, vacillante (certains des personnages prétendent trembler, en paroles seulement) en ces âmes errantes, déjà au bord du précipice (ou feignant de l'être).

La seule réserve qu'on pourrait émettre quant à ce parti pris radical concerne la pirouette finale qui tend à annihiler (selon nous) sa cohérence : le dernier bruitage, tandis que Fiers, oublié par tous, s'endort, de par son irruption soudainement figurative démolit (sciemment?) tout le reste de l'échafaudage abstrait auquel tous les autres signes scéniques, jusqu'à ce point d'orgue, nous ont menés. Un peu comme si, alors qu'on avait mis du temps à admettre une hypothèse promise et réalisée, ce son ultime venait narguer, de façon un peu perverse, notre irréductible sentimentalisme. Que ce spectacle, précisément, avait justement contribué à saper pour dérouter notre paresse et notre confort. Et il nous est désagréable. Il nous dérange.

A dessein?

(1): Nathalie SARRAUTE, "Ich sterbe", in *L'Usage de la parole*, Folio, Gallimard, n°1435, 1983.

LA CERISAIE, par le Studio-Théâtre d'Alfortville, dans le cadre du Festival NUITS DE FOURVIÈRE 2015 au Théâtre de la Renaissance, Oullins, 23-25 juin 2015; samedi 26 juin: La Mouette, Oncle Vania, Trois sœurs, Théâtre de la Renaissance, Oullins (les trois pièces sont représentées successivement, avec des entractes longs conçus pour que les spectateurs puissent se restaurer, collation comprise dans le forfait de 45 euros: www.nuitsdefourviere.com).

Les Trois Coups

Les Trois Coups 24 juin 2015 Critiques, les Trois Coups, Rhône-Alpes
« La Cerisaie », d'Anton Tchekhov, Les Nuits de Fourvière à Lyon



Ô temps ! suspends ton vol...

Par Trina Mounier
Les Trois Coups

Avec « la Cerisaie » proposée en amont du triptyque qui sera donné samedi à La Renaissance, Les Nuits de Fourvière nous font découvrir par les yeux de Christian Benedetti un nouveau Tchekhov incroyablement vivant.

Cette *Cerisaie* que nous ne verrons pas se révèle le pivot, le centre de convergence de la pièce. C'est autour d'elle en effet que tout tourne, c'est pour elle que les différents personnages vont se réunir, toute une famille, domestiques et « habitués » compris. Le théâtre russe de cette époque reflète en effet un monde en voie de disparition où l'on pouvait encore faire peu de cas des réalités économiques et où cousins éloignés ou voisins étaient les bienvenus sur le domaine.

Lioubov, une femme généreuse, sincère, au tempérament ardent arrive donc dans la vieille demeure familiale accompagnée de son frère, un excentrique un peu ridicule, de sa jeune fille Ania, romantique comme on l'est à 17 ans, de sa fille adoptive, de ses domestiques. Ce qui s'ouvre à elle, c'est le territoire de l'enfance, ses souvenirs teintés de nostalgie. Elle y retrouve Lopakhine, ancien moujik devenu bourgeois qui l'alerte sur la situation financière désastreuse et tente de la convaincre de vendre pendant qu'il est encore temps. Mais le temps, voilà de quoi personne n'a conscience, voilà ce qu'on croit inépuisable et pourtant c'est ce qui court, invisible, sans qu'on puisse espérer le rattraper. Car personne n'est disposé à entendre le discours de vérité de Lopakhine, tout occupé aux retrouvailles, aux bavardages, aux soubresauts et aux désirs du cœur. Lioubov (qu'incarne avec beaucoup de finesse Brigitte Barilley) moins que quiconque, elle qui le devrait néanmoins puisque c'est d'elle que la décision doit venir, mais elle a toujours été légère, imprévoyante, joyeuse, c'est son charme. Et puis, elle a bien d'autres choses, et plus importantes, à penser, avec son amant volage, qui finalement la rappelle : doit-elle lui revenir ? Quant à Lopakhine, il continue à crier au feu avec une colère désespérée dont on mesurera toute la loyauté quand on découvrira à l'épilogue qu'il est le gagnant de la Cerisaie.

Comme du sable qui coule entre nos doigts

Alors qu'on joue à l'ordinaire Tchekhov en insistant sur les parenthèses et les points de suspension, sur un étirement du temps qui semble convenir à cette classe sociale délicieusement oisive, Christian Benedetti a pris le parti contraire d'accélérer la cadence. Les interprètes parlent à toute vitesse, ce qui déconcerte quelque peu l'oreille au départ : que disent-ils, donc ? Mais cela n'a finalement aucune importance. On s'habitue à ce brouhaha, à cette ambiance joyeuse, chaotique, typique des rassemblements familiaux et des effusions bruyantes qui les accompagnent. Au tout début de la représentation, lorsque Lioubov entre avec son équipage, une jeune domestique traverse en courant le plateau à la poursuite du chien virtuel qui tire sur sa laisse. Métaphore du temps, et de la pièce... Par la suite, le travail de ces acteurs sur la diction apparaît pour ce qu'il est : remarquable, précis. La belle langue de la traduction d'André Markowicz et Françoise Morvan nous est restituée dans toute sa subtilité, et le rythme haletant, loin d'atténuer ses richesses, ne nous la rend que plus présente.

Comment mieux dire la rage de vivre, la volonté de s'étourdir pour fuir la peur que ces corps qui se jettent l'un sur l'autre pour de fougueux et imprévus baisers ? Ou qui dansent une danse endiablée derrière le grand paravent de verre opaque ? Dans ce théâtre d'ombres, ce sont bien des hommes et des femmes en détresse qui se lancent à corps et à cœur perdus dans une fébrilité joyeuse, pressés de prendre ce qu'ils peuvent encore attraper d'étincelles de vie.

Cette énergie à fleur de peau est palpable dans le jeu des comédiens. Ils dansent comme ils pleurent, avec une sincérité, une justesse qui suscitent l'émotion et nous les font ressentir comme des frères et sœurs. Outre la direction d'acteurs, très exigeante pour les comédiens, tirée au cordeau par le metteur en scène Christian Benedetti (lui-même incarnant un Lopakhine changeant, complexe, écartelé entre des aspirations contradictoires), cette mise en scène au rythme effréné rétrécit l'espace-temps, nous fait paraître cette *Cerisaie* bien proche de nous. Si *la Cerisaie*, c'est la Russie qui se délite, ce sont aussi nos racines qui partent en miettes, un monde qui s'effondre. Et nous en sommes bouleversés.

Trina Mounier